HANABI

1

MAGAZINE

UNE SAISON AVEC KÔJI FUKADA



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES
2020

SUIS-MOI JE TE FUIS



UN FILM DE
KÔJI FUKADA

« SUIS-MOI, JE TE FUIS » AVEC WIN MORISAKI KAHO TSUCHIMURA SHOHEI UNO KEI ISHIBASHI AKARI FUKUNAGA SHUGO OSHINARI YUKIYA KITAMURA INSPIRÉ PAR LA BANDE DESSINÉE ORIGINALE «HONKI NO SHIRUSHI» DE MOCHIRU HOSHISATO ÉDITÉE PAR SHOGAKUKAN INC
PRODUCTEURS EXÉCUTIFS KOTA TAKAHASHI, MASATO OTA PRODUCTEURS TATSUYA MATSUOKA, YU KATOH, YOKO ABE UNE IDÉE DE KÔJI FUKADA, TSUYOSHI TOYAMA CASTING NAOYA ITO IMAGE KOSUKE HARUKI GAFFER REIJI OOKUBO SON TATSUYA KISHIKAWA MONTAGE ZENSUKE HORI, SARI HATSUSHIKA, KÔJI FUKADA
DÉCORS YURIKA JOZUKA, YOHEI ISHIZUKA COSTUMES HANAKA KIKUCHI MAQUILLAGE RYO 1ER ASSISTANT RÉALISATEUR HIROFUMI KAGAWA DIRECTEUR DE PRODUCTION SHOTA WATANABE SCÉNARIO SHINTARO MITANI, KÔJI FUKADA UN FILM DE KÔJI FUKADA
UNE PRODUCTION MOUNTAINGATE PRODUCTION PRODUIT PAR NAGOYA TV

©MOCHIRU HOSHISATO, SHOGAKUKAN / NAGOYATV

CREATION - JEFF KALINOUSKY

ART HOUSE FILMS

ÉDITORIAL

En moins d'une décennie, Kôji Fukada a prouvé qu'il était l'un des réalisateurs les plus exigeants et modernes du cinéma japonais, au même titre que Ryûsuke Hamaguchi et Katsuya Tomita. Incarnant cette relève tant attendue face à l'hégémonie des « 4 K » (Naomi Kawase, Takeshi Kitano, Hirokazu Kore-eda et Kiyoshi Kurosawa), appellation donnée à cette poignée de réalisateurs représentant systématiquement le Japon dans les festivals internationaux depuis les années 1990, ils ont su bouleverser les schémas narratifs classiques en mélangeant les genres.

C'est dans le cinéma de Kôji Fukada que cette écriture hybride s'avère la plus frappante : après avoir obtenu son diplôme à la Film School of Tokyo, il fait ses marques dans l'animation comme développeur du concept de « ganimé » – lequel combine l'image fixe (« ga ») et l'animation vidéo (« animé »). Il réalise avec cette technique inédite une adaptation de *La Grenadière* d'Honoré de Balzac, en 2006. L'œuvre prodigieuse qui en résulte, tant par la beauté de ses images que par l'ampleur de son champ musical, laissait déjà présager de sa capacité à solliciter avec puissance l'imagination du spectateur par l'usage de registres sensoriels multiples. Il ne cessera par la suite de revisiter brillamment les genres, cette fois en prise de vues réelles : la comédie sociale (*Hospitalité*, 2011), la chronique adolescente (*Au revoir l'été*, 2014), la fiction post-apocalyptique (*Sayônara*, 2017), le thriller psychologique (*Harmonium*, 2017) ou social (*L'Infirmière*, 2020) et plus récemment, la fable écologique (*Le Soupir des vagues*) ou encore la fresque amoureuse (*Suis-moi je te fuis*). Il y a fort à parier que, de la part du premier réalisateur ayant jamais fait appel à un robot comme acteur (dans *Sayônara*), la suite de sa filmographie se révèlera tout aussi vaste que surprenante.

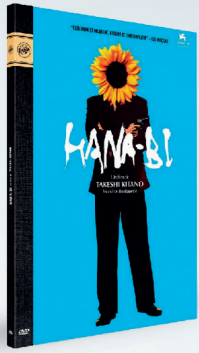
Océane Jubert

APPROFONDISSEZ VOTRE CONNAISSANCE DU CINÉMA ET DE LA CULTURE JAPONAISE

GRÂCE À LA BOUTIQUE HANABI



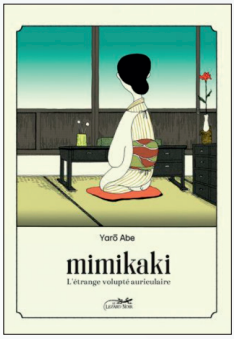
FILMS RÉCENTS



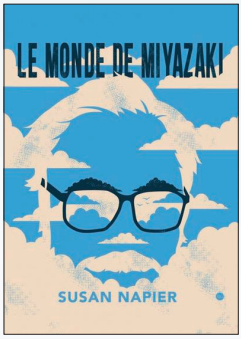
FILMS DE CATALOGUE



FILMS D'ANIMATION



MANGAS & FICTIONS



GRANDS MAÎTRES



BEAUX LIVRES

EN PARTANT À LA DÉCOUVERTE DE NOS COUPS DE CŒURS,
L'ART DE VIVRE À LA JAPONAISE N'AURA
PLUS DE SECRET POUR VOUS.

HANABI COMMUNITY

HANABI

© 2020 ARTEEDITIONS © 2020 POTEMKINE © 2021 KAZE ANIMATION © 2018 LE LEZARD NOIR © 2020 EDITIONS IMHO © EDITIONS DE LA MARTINIERE 2018

SOMMAIRE

LES FILMS DE KÔJI FUKADA



Une immersion dans la filmographie du réalisateur, de ses inédits à ses premières œuvres...

Le Soupir des vagues
8 - 9

Hospitalité
10 - 11

Suis-moi je te fuis
12 - 13

Les reprises de Kôji Fukada
14 - 15

PORTRAIT

L'homme qui venait d'ailleurs, par Océane Jubert

Plongée avec l'une des figures les plus emblématiques de la nouvelle génération de cinéastes japonais.

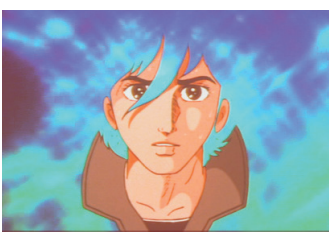


16 - 17

HORS CADRE

Les 5 mangas préférés de Kôji Fukada

L'histoire de la saga romantique de Kôji Fukada ***Suis-moi je te fuis*** étant tirée d'un manga, le réalisateur en profite pour nous parler de ses 5 mangas favoris.



18 - 19

Ont collaboré à ce numéro

ÉRIC LE BOT
Directeur de la publication

OCÉANE JUBERT
Rédactrice en chef

AVRAN THÉPAULT
Chef de projet

SIMON LAHURE
Conception graphique

STIPA
Imprimeur

HANABI
44 rue Montcalm • 75018 Paris
contact@hanabi.community

les films de Kôji F



Fukada



KÔJI FUKADA
IH29 – 2020
Fable écologique

LE SOUPIR DES VAGUES



En quête de ses racines, Sachiko rend visite à sa famille japonaise installée à Sumatra. Tout le monde ici essaie de se reconstruire après le tsunami qui a ravagé l'île il y a dix ans. À son arrivée, Sachiko apprend qu'un homme mystérieux a été retrouvé sur la plage, vivant. Le village est à la fois inquiet et fasciné par le comportement de cet étranger rejeté par les vagues. Sachiko, elle, semble le comprendre...

C'est un jour de statu quo naturel où le ciel semble aussi paisible que la mer, jetant son bleu dans les reflets de l'eau. Un état naturel apaisé, sans altération ni remous. Nous sommes à Aceh, en Indonésie, coin de paradis que Sachiko a décidé de rejoindre, en quête d'un apaisement qu'elle n'a pas su trouver jusque-là. Elle qui poursuivait sa vie au Japon avec monotonie n'a pas tardé à sentir qu'elle devait régler ses comptes avec son passé pour ne plus se laisser nonchalamment balloter par le présent. Bref, Sachiko réalise qu'elle ne pourra pas être l'héroïne de sa vie sans l'investir de sens. Et quel meilleur lieu pour marquer un nouveau départ que celui où se perdirent les traces de son père ?

C'est ainsi qu'elle débarque chez sa tante Takako, installée à Sumatra depuis 2004, année où elle était venue en aide aux victimes d'un des tsunamis les plus dévastateurs de l'Histoire, en un temps bien moins paisible. Celle-ci l'accueille tout naturellement dans sa maison, où vit aussi son fils Takashi. Sachiko ne tarde pas à se lier d'amitié avec son cousin, mais aussi son indétrônable copain de fac, Kris, et son ancienne petite-amie Ilma, tous deux Indonésiens. Comme si l'arrivée de Sachiko ne suffisait pas à rendre la maison de Takako soudain un peu trop à l'étroit, il va



Le soupir des vagues **est un film magique, dont il faut accepter les vertus salvatrices par le prisme de notre sensibilité plus que de notre raison.**



même être question d'offrir l'hospitalité à un « autre » : un homme surgi des vagues, un inconnu découvert inanimé sur le sable... Qui est-il ? D'où vient-il ? Surnommé Laut (« mer » en Indonésien), il se montre aussi amnésique que muet, pourtant capable de comprendre le japonais, l'indonésien, l'anglais... Et de réaliser de bien étranges merveilles, devant un village tout entier fasciné ! Contre toute attente, Sachiko s'identifie à ce jeune homme presque aussi mystérieux qu'elle...

Paradoxalement, la présence énigmatique de Laut se banalise comme s'il faisait partie de la famille depuis toujours, n'avait pas besoin de s'exprimer pour être instinctivement compris. Sachiko paraît chaque jour lire davantage sa nature profonde, faisant écho à la sienne. « N'ouvre la bouche que si tu es sûr que ce que tu vas dire est plus beau que le silence... » Une présence bientôt capable de relier Sachiko à ses rêves... et de cristalliser peu à peu un gracile jeu de piste amoureux entre les quatre jeunes gens qui ont décidé d'enquêter sur son origine. Kôji Fukada multiplie ainsi les points de rencontre entre les cultures japonaise et indonésienne, sous-couvert d'influences rohmériennes, de motifs romanesques en tous genres (de Balzac à Mark Twain, le scénario étant directement inspiré de son livre « Le mystérieux étranger »). Il va jusqu'à baigner le tout d'animisme, cette croyance que les éléments ont une âme, pour parfaire l'univers nippon. Laut s'avère de fait être une personnification de la Nature. Comme elle, il peut donner la vie comme la reprendre. Son intention n'est jamais mauvaise, juste aléatoire. Notre quatuor semble comprendre l'enjeu de ce qu'il incarne, la vision d'avenir et d'espoir écologique que l'homme mystérieux est venu porter, avec les vagues. À travers une photographie doucement vaporeuse qui rappelle celle de son sublime *Au revoir l'été* (2014), le réalisateur prolonge son allégorie de la connaissance de soi à travers celle de l'autre. À contre-courant de son récent thriller psychologique ***L'Infirmière***, c'est désormais du côté de l'enchantement qu'il se tourne, alimentant nos poésies intérieures en toute philosophie et innocence. ***Le soupir des vagues*** est un film magique, dont il faut accepter les vertus salvatrices par le prisme de notre sensibilité plus que de notre raison. N'en va-t-il pas de même de l'amour ?

À l'échelle cosmique, l'eau est plus rare que l'or

Observant les conséquences du tsunami de 2004 en Indonésie, Kôji Fukada ne pouvait éviter le parallèle avec le désastre de Fukushima qui avait ravagé son pays le 11 mars 2011. C'est ainsi que lui est venue l'envie d'écrire un film racontant non pas ce qui sépare les individus mais ce qui les rapproche. La fragilité de l'homme face à une Nature qui le dépasse, mais n'en demeure pas moins impartiale, ne pouvait pas faire plus beau point d'orgue pour remettre l'humanité au centre, à l'ère où l'écologie pourrait nous rendre plus solidaires. Comment s'émanciper de cette pensée affirmant que l'homme doit maîtriser la Nature ? C'est la question que pose le réalisateur par le biais d'un homme mystérieux sorti des vagues, Laut. Ni bon, ni méchant, il s'émancipe de tout cartésianisme, comme quand la Nature joue de ses aléas. Avec *Le Soupir des vagues*, Kôji Fukada ne travaille à rien d'autre qu'à réduire la distance entre l'homme et la mer... pour alimenter les pistes d'un optimisme écologique, où magie et symbiose opèreraient !

HANABI MAGAZINE



KÔJI FUKADA
1H36 – 2010
Comédie

HOSPITALITÉ

Au cœur de Tokyo, la famille Kobayashi vit paisiblement de l'imprimerie. Quand un vieil ami de la famille réapparaît, aucun ne réalise à quel point il est en train de s'immiscer progressivement dans leur vie... Jusqu'à prendre leur place.

Il y a des moments où l'on ferait mieux de ne pas ouvrir la porte quand on y toque, direz-vous ! A fortiori de nos jours : en plus des énergumènes habituels, il faut désormais éviter les réfractaires aux gestes barrières... Mais la famille Kobayashi est à des années-lumière de telles pensées. Son quotidien semble pris dans les rouages de l'imprimerie qu'elle gère avec prospérité. C'est ainsi que les journées se succèdent comme autant de pages que l'on tourne, imprimées à l'identique, sans bavure... Certains parleront d'ennui. D'autres de plénitude exquise, où le yin a rencontré le yang, et le Mal n'existe plus. Tout au plus, on évoque la réalité de ces étrangers qui rodent, « ouvrent des squats » et pullulent à Tokyo. Mais même le Tokyo où vivent les Kobayashi ressemble à une authentique bourgade japonaise, où le temps s'est arrêté... Loin des malheurs de ce monde dont chacun rêve pourtant ! En bonne madame Bovary qui s'ignore, la jeune épouse Kobayashi est fière de sa maîtrise de l'anglais, qui promet de pimenter demain son quotidien avec un peu d'exotisme, tandis que sa belle-sœur fraîchement divorcée rêve de vivre à l'étranger pour repartir d'un bon pied. Il leur faudra attendre de rencontrer un étranger en chair et en os pour réaliser qu'au-delà des fantasmes, il ne fera que les déconcerter...

Comédie déjantée ou thriller paranoïaque ?

Tout commence quand la perruche de la famille Kobayashi disparaît de sa cage. Pour faire plaisir à la gamine, on placarde des avis de recherche dans la rue tout en sachant que les miracles n'existent pas, et que les oiseaux volent très haut. L'histoire de la perruche devrait s'arrêter là. Sauf qu'un certain Kagawa, fils d'un financier ayant autrefois aidé l'entreprise de feu père Kobayashi, tombe sur l'annonce et se présente alors... S'il n'a pas d'information particulière sur ladite perruche, il fait vite figure de drôle d'oiseau ! Lui qui se qualifie par fantaisie de « fainéant » ne tarde pas à s'emparer du poste du seul employé de l'imprimerie n'étant pas de la famille. Invoquant des prétextes dont il est difficile de démêler le vrai du faux, il emménage dans la foulée chez les Kobayashi avec sa femme Annabelle, prof de salsa et brésilienne, qui danse aussi bien qu'elle parle portugais. Vous imaginez... On les croit pétris de bonnes intentions quand le coup d'après, ils remuent le nid de frelons dans la maison ! Les secrets que les membres de la famille Kobayashi prenaient soin de cacher n'auront qu'à bien se tenir... Face à l'impuissante banalité de leur quotidien bourgeois, la rencontre d'une altérité va autant faire office de délivrance que de cauchemar, au gré d'aventures extraconjugales, de chantage rocambolesque et d'invités... jamais invités.

Comédie déjantée ou thriller paranoïaque ? ***That is the question !*** Jusqu'au bout, Kôji Fukada laisse planer le doute avec brio dans cette œuvre plus complexe qu'il n'y paraît, par la subtilité et l'étrangeté qu'il insuffle dans une histoire presque ordinaire. Moralité : quand on parle de deux choses en disant qu'elles n'ont rien à voir, il y a de fortes chances pour qu'elles aient tout à voir, au contraire ! Et finissent par festoyer ensemble. Face à une telle vérité, quelle posture choisir : celle de de l'hospitalité ou de l'hostilité ?

LES ÉTRANGERS AU JAPON

Pour Fukada, « l'étrangeté » permet de sortir de ses retranchements et de mieux appréhender la complexité du monde. Dans ce cadre, l'hospitalité devient pour lui une réponse au problème de l'exclusion. Une position à contre-courant de celle de la société japonaise, où la persistance de réflexes nationalistes s'observe... En effet, la société nipponne promeut une définition mono-ethnique de sa nation, différant par exemple du cas français. Pourtant, il y a de plus en plus d'étrangers au Japon, qui a « besoin » d'eux du fait du vieillissement de sa population. Cette évolution cosmopolite, observable dans de nombreux pays à travers le monde, n'a rien d'étonnant. Mais le Japon est dirigé par un gouvernement affirmant catégoriquement ne pas vouloir accueillir d'immigrants ! En ce qui concerne les réfugiés, leur taux d'acceptation est inférieur à 1%, un chiffre extrêmement bas comparé à celui des autres pays développés. Il existe donc clairement une contradiction entre cette réalité et la politique menée par l'État.

KÔJI FUKADA
1H45 - 2020
Romance

SUIS-MOI JE TE FUIS

Entre ses deux collègues de bureau, le cœur de Tsuji balance. Jusqu'à cette nuit où il rencontre Ukiyo, à qui il sauve la vie sur un passage à niveau. Malgré les mises en garde de son entourage, il est irrémédiablement attiré par la jeune femme… qui n'a de cesse de disparaître.

C'est un projet d'une magistrale envergure que nous propose Kôji Fukada. *Suis-moi je te fuis* brosse une ample quête amoureuse où les rôles s'inversent en permanence et se dédoublent continuellement, comme si la vérité de chacun des protagonistes n'avait de cesse de passer au-delà des frontières pour finalement revenir en-deçà. Ce n'est pas sans rappeler la série



Twin Peaks (David Lynch, 1990) où pléthore de personnages secondaires passent leur temps à brouiller les pistes (déjà floues !) autour d'une femme centrale d'autant plus envoûtante qu'elle est indiscernable. Cette fois, il ne sera pas question d'une Laura Palmer assassinée, mais d'une Ukiyo que Dieu sait combien d'hommes vont chercher à contenir… tant elle est libre. Empruntant aussi bien à la chronique domestique qu'au drame eustachien voire au thriller, *Suis-moi je te fuis* forme une fresque au développement vertigineux, à juste titre sélectionnée Compétition Officielle de Cannes 2020.

Kôji Fukada fait autant la critique du consensus sentimental que d'un idéal amoureux aveugle.

Silhouette élancée, coupe de cheveux décousue : voilà Tsuji, jeune homme embauché dans une entreprise de feux d'artifice. Son visage impassible laisse augurer l'attitude toute japonaise de celui qui cherche à ne semer aucune forme de trouble. Se profile aussi une volonté farouche de se faire une place, quand on comprend qu'il a un accord de longue date avec la sévère Mme Hosokawa, sa supérieure hiérarchique. Celle-ci passe des soirées secrètes dans son appartement, espère le mariage… En parallèle, Tsuji mène une idylle avec une jeune collègue qui s'imagine déjà avoir la bague au doigt ! Une situation qui fait croire que Tusji a une vie sentimentale aussi explosive que les feux d'artifice qu'il commercialise. Pourtant, il n'en est rien. Car c'est sans passion, détaché, que Tusji mène ces deux liaisons. Il ne sait pas ce qu'il veut, ni même qui il est. Comme beaucoup, il vit l'amour parce qu'il faut bien, sans y croire vraiment. Jusqu'à sa rencontre – épique ! – avec Ukiyo. Il réalise que l'amour, le vrai, celui avec un grand A qu'on voit dans les films, existe bel et bien… Il va alors se montrer tendre, sensible aux injustices, spontanément du côté de cette belle victime en proie à mille déboires, harcelée par d'autres qui, comme lui, en sont fous amoureux… Viendra la fin de la bataille où le preux chevalier croira avoir terrassé le mal en attachant pour toujours le cœur de sa dame au sien… C'est ce jour même qu'Ukiyo choisira pour disparaître, cette fois définitivement. Si vous voulez une suite à cette fin… Il faudra voir *Fuis-moi je te suis*, le deuxième opus !

Voilà un film beau, intelligent et intense. Rien n'y est anodin ou futile, tout y fait sens et, si on réagit au quart de tour à chaque séquence, c'est qu'il met dans le mille de ce qui nous préoccupe le plus : ces constructions sociales qui interfèrent dans nos relations, y compris celles de l'amour. Ici, Kôji Fukada fait autant la critique du consensus sentimental que d'un idéal amoureux aveugle, qui s'avèrent l'un comme l'autre incapables de transcendance, et n'aspirent qu'à tendre vers une forme de régression. Subtilement et avec bienveillance, il amène ses personnages à affronter profondément tout ce que leur être rejette en bloc, à se déconstruire au gré de leurs versatilités, pour façonner ensemble une utopie amoureuse comme dernier rempart contre une société désabusée.



LA FIN DES STÉRÉOTYPES

« Quand j'ai lu le manga *The Real Thing* de Mochiru Hoshisato, il y a 20 ans, c'était très nouveau de décrire la douleur et la tristesse qu'éprouvaient les femmes à force d'être perçues comme des abstractions. Le prisme des histoires d'amour était avant tout masculin. Avec le mouvement #Me Too, des voix sont devenues extrêmement perceptibles. Il m'a tout à coup semblé nécessaire d'adapter ce manga. Je voulais montrer qu'une femme qui mène un homme par le bout du nez est une manière de voir très masculine : quand un homme fait la même chose à une femme, lui en revanche a le beau rôle, celui du « playboy ». Avec le personnage d'Ukiyo, j'ai voulu voir ce qui se passait si une héroïne de comédie romantique stéréotypée apparaissait dans le monde réel. Le choc avec la réalité permet à Ukiyo de finalement devenir l'antithèse de la femme fatale. Elle est obligée de s'en excuser constamment auprès des hommes qui aimeraient la « figer » dans cette figure, répétant sans cesse : *Je suis désolée*. Jusqu'au bout, elle doit s'épuiser pour des hommes qui ne cherchent jamais autant à la comprendre qu'elle ne les a compris, se montrant même bienveillante avec leur lâcheté, leur désir, leur souffrance et leur ignorance. C'est ce renversement qui m'a semblé rendre cette histoire intéressante. » Kôji Fukada

KÔJI FUKADA
1H52 – 2016
Science-fiction

SAYÔNARA



Dans un avenir proche, le Japon est victime d'attaques terroristes sur ses centrales nucléaires. Irradié, le pays est peu à peu évacué vers les états voisins. Tania attend son ordre d'évacuation dans une petite maison perdue dans les montagnes. Elle est veillée par Leona, son androïde de première génération que lui a offert son père...

C'est historique : *Sayônara* est le premier film où une actrice humaine partage l'écran avec un androïde ! On ne parle pas là d'un robot aux apparences humaines interprété par un acteur, ni d'effets visuels créant l'illusion d'un automate à l'image. Non, cette fois-ci, le seuil de la vraisemblance est franchi puisque le rôle de Leona est tenu par un androïde bel et bien réel, du nom de « Geminoïd F »... tout juste programmé pour jouer dans le film ! Il ne s'agit pas non plus là d'un simple artifice car ce dispositif matérialise un avenir à peine anticipé où les robots domestiques feront partie du quotidien de nos sociétés les plus évoluées. C'est pour cela que, même s'il se situe dans un avenir indéterminé, *Sayônara* ne ressemble en rien aux films d'anticipation traditionnels : ici, le fantasme du futur se confond avec sa présence concrète à l'écran. Dès lors, la science-fiction quasi réaliste de Kôji Fukuda s'éloigne du registre de la fantaisie pour se déployer sur un mode intimiste et songeur. L'univers apocalyptique est bien là, mais il prend la forme d'une lente errance paysagère. La tragédie a beau être inéluctable, elle progresse avec une étonnante douceur. *Sayônara* est certainement moins un film sur demain que sur une humanité en train d'engendrer son propre déclin, évoquant avec une infinie poésie ce qui en a été l'essence même.

KÔJI FUKADA
2H05 – 2014
Chronique adolescente

AU REVOIR L'ÉTÉ



Mikie, accompagnée de sa jeune nièce Sakuko, est de retour dans son village natal. La langueur estivale de la campagne japonaise est l'occasion pour Mikie de renouer avec Ukichi, un ancien amant. Quant à Sakuko, c'est du timide Takashi qu'elle se rapproche. L'adolescent est un réfugié de Fukushima...

Comparé à ses pairs avant-gardistes de la Nouvelle vague française, Eric Rohmer s'est emparé d'une tonalité plus légère : oh que ses jeunes héroïnes étaient chics et modernes ! Et que ses histoires d'amour étaient romanesques, ainsi filmées dans les plus attrayantes régions de France ! Et si certains, le regard tourné vers Hollywood, en conclurent parfois que ses personnages parlaient trop, les fans de notre trempe pensèrent toujours l'exact contraire, qu'adroitement ses films révélaient les complexités de la psyché humaine, a fortiori imbriquée dans l'enjeu amoureux... C'est ici que nous retrouvons Kôji Fukada, digne héritier d'Eric Rohmer qui, avec *Au revoir l'été* (2014), lui rend un vibrant hommage jusqu'à son titre français, en référence à *Conte d'été* (1996). Et pourtant : le film s'en émancipe radicalement par son aura typiquement japonaise. Ici, les secrets planent comme autant de fantômes, donnant aux non-dits une matière toujours plus blanche, profonde et insaisissable. C'est ainsi qu'au milieu de la chaude langueur de l'été, l'amour semble s'incarner dans le moindre grain de sable, tel un présage nucléaire animiste et intime. Les personnages qui ne peuvent pas oublier, au bord de la plage, rencontrent ceux qui n'ont rien à oublier... Du contraste de ces expériences naîtra une expérience commune. Ensemble, ils construiront des vérités essentielles, des souvenirs hors du passé.



KÔJI FUKADA
1H44 – 2019
Thriller social

L'INFIRMIÈRE

Ichiko est infirmière à domicile. Elle travaille au sein d'une famille qui la considère depuis toujours comme un membre à part entière. Mais lorsque la cadette de la famille disparaît, Ichiko se trouve suspectée de complicité d'enlèvement. En retraçant la chaîne des événements, un trouble grandit : est-elle coupable ? Qui est-elle vraiment ?

Étrange infirmière, troublante, trouble, à l'image d'un film qui a tôt fait de nous entraîner dans ses secrets et ses méandres. Kôji Fukada prend plaisir à déconstruire la narration, à jouer avec le spectateur comme un chat avec une souris. C'est tricoté de petites choses faussement anodines... Il faut donc s'accrocher au fil du récit, ne pas le lâcher comme au grimper de corde... Le titre original japonais, « Profil », fournissait une piste, car tout se construit ici comme s'il était possible de voir simultanément les deux profils d'une même personne, le côté pile nébuleux et le côté face limpide, une face pure, une autre souillée, comme si les strates du temps n'existaient plus vraiment. Plus on avancera dans le récit, plus l'inaccessible protagoniste nous désarçonnera, toujours plus ambigüe avec ses airs de victime coupable, ses actes déstabilisants... À l'arrière-plan de *L'Infirmière*, se dessine en creux un portrait acéré de la société japonaise contemporaine. Tantôt glacée, souvent glaçante, assoiffée de pureté et de propreté, jusqu'à se déshumaniser. Pour prolonger le film, on vous conseille de lire le dossier de presse, avec l'interview du réalisateur et un éclairage en tout point passionnant sur « être infirmière au Japon » !





KÔJI FUKADA
1H58 – 2017
Thriller pychologique

HANABI

HARMONIUM

*Scannez pour retrouver la critique d'*Harmonium *de Kôji Fukada et découvrir le site d'Hanabi !*



Jeune prodige du cinéma japonais invité dans les festivals du monde entier, Kôji Fukada est un réalisateur qui, comme ses personnages, s'avère riche et versatile, remodelant en permanence les genres pour sublimer la complexité de l'être. Plongée avec l'une des figures les plus emblématiques de la nouvelle génération de cinéastes japonais.



KÔJI FUKADA, L'HOMME QUI VENAIT D'AILLEURS

PAR OCÉANE JUBERT

Plus impressionniste que naturaliste - son peintre préféré est d'ailleurs Edgar Degas - Kôji Fukada donne systématiquement à ses films une structuration chorale où il ne s'agit non pas de sursignifier les choses, mais d'esquisser subtilement une histoire, avec nuance, tout en laissant la part belle au hasard. Ses scénarios ne s'attachent ainsi jamais au cheminement d'un héros trouvant son salut après avoir surmonté une série d'obstacles, dans un déroulement formel et convenu. Bien au contraire, et c'est en cela que la notion de choralité irradie son œuvre, il cherche à restituer une vision du monde selon le croisement des regards des protagonistes, voire d'un entrelac de temporalités. Dans cette même recherche impressionniste, il bannit les gros plans pour privilégier les larges, préférant la densité d'une atmosphère et d'une palette de facettes que des illustrations trop concrètes qui cloisonneraient la complexité de ses personnages, le bouillonnement qui les habite, autant que le point de vue du spectateur. C'est, à son sens, la condition sine qua none pour faire apparaître un monde à part entière, un univers libre qui offre la possibilité de faire grandir les gens.

Il n'est pas anodin que, dans cette quête de la bifurcation intime et du remaniement identitaire, où la pulsion s'immisce forcément dans la continuité d'être, il construise ses récits au fil d'apparitions et de disparitions, afin de mieux saisir la nature des relations qui lient les personnages. Le motif de l'intrusion comme révélateur du corps intime et social est de fait le point commun de sa filmographie. Cette technique narrative lui permet de confronter ses personnages à l'arrivée d'un élément perturbateur, lequel va systématiquement remettre en cause leur apparence de bonheur, du moins d'équilibre. Si cet élément se présente généralement sous des airs anthropomorphes – un « vieil ami » débarquant au sein d'une famille comme dans *Harmonium* ou *Hospitalité*, une personnification de la Nature dans *Le Soupir des vagues*, une femme attisant le trouble amoureux dans *Au revoir l'été*, *L'Infirmière* ou *Suis-moi je te fuis,* il s'avère plus diffus dans *Sayônara*, où c'est la catastrophe nucléaire qui va confronter l'humanité à sa propre disparition dans une catharsis poétique. Dans tous les cas, le danger vient de l'intérieur : la science sans conscience signe autant la ruine de l'âme que la conscience sans science, où les relations se passent d'objectivité et de morale... Jusqu'à ce que toute certitude se dérobe.

Kôji Fukada ne se prive certes pas de dénoncer les sociétés contemporaines et leur absurdité. Mais il enveloppe toujours son propos d'une matière sensible.

L'intentionnalité qui se cache derrière n'est pourtant jamais froide et implacable. Kôji Fukada ne se prive certes pas de dénoncer les sociétés contemporaines et leur absurdité. Mais il enveloppe toujours son propos d'une matière sensible. Si ses films abordent des thèmes comme le rejet, le remord ou la vengeance, et dévoilent subtilement les secrets de familles apparemment sans histoires, ils sont gorgés d'un amour irrésolu pour le genre humain qui trouve, au cœur de ses déboires et de sa solitude, le moyen de se remettre en question. Malgré leur peur initiale de l'étranger, les personnages d'*Hospitalité* ne finissent-ils pas happés par une chenille festive et joyeuse? L'androïde de *Sayônara* n'aide-t-il pas Tania à trouver le repos, en transcendant l'angoisse de sa mort par la beauté des poèmes qu'elle lui déclame ? *L'Infirmière*, à qui tout est retiré, ne se met-elle pas en résistance ? La « Nature » de Laut n'est-elle finalement pas comprise par les protagonistes du *Soupir des vagues*, laissant entendre que l'humanité est en mesure de surmonter la crise écologique ? L'amour n'est-il pas la seule conclusion de *Suis-moi je te fuis,* après les tribulations filandreuses de Tsuji et Ukiyo ? Kôji Fukada ne décline ainsi jamais le motif de l'intrusion comme justification pour mener ses personnages vers un climax violent, où la folie gronde face à une menace lourde, mais bien comme procédé pour démêler leur distanciation émotive, afin qu'émerge leur ressenti authentique.

Cette perspective rend son cinéma indéniablement rohmérien. Eric Rohmer qui, quant à lui, avait recours au motif de la discussion pour pousser ses protagonistes dans leurs retranchements, est d'ailleurs l'un des cinéastes les plus couramment cités par lui, entre autres artistes français – notons que Kôji Fukada a été nommé Chevalier des Arts et des Lettres en reconnaissance de sa francophilie. Si les personnages ont du mal à savoir ce qu'ils pensent et ressentent, comment le pourrions-nous ? Nous ne pouvons que supposer ce que les autres éprouvent, notre propre intimité demeurant elliptique. Il faut soit sereinement accepter l'*ukiyo* (notion spécifiquement japonaise exprimant le caractère éphémère d'un monde par essence « flottant »), soit surinterpréter, tergiverser et se perdre. Kôji Fukada encourage donc toujours le spectateur à remettre en question la véracité de ce qu'il a vu, entendu. Et à se rendre compte que ce qu'il croyait normal ne l'était finalement pas vraiment... La dénonciation de l'aveuglement collectif transcende ainsi son cinéma. Elle resplendit dans l'image inoubliable des quatre adolescents du *Soupir des vagues* qui, ayant accepté l'impartialité d'une Nature qu'ils ne peuvent maîtriser, chevauchent joyeusement la mer derrière Laut quand les habitants, par stigmatisation et méconnaissance, cherchent encore un coupable. Rêver et vivre, par-delà ses impressions : telle est la conclusion fukadienne.

Suis-moi je te fuis étant basé sur le manga *The Real Thing* de Mochiru Hoshisato, nous avons profité de l'occasion pour demander à Kôji Fukada de nous parler de ses cinq mangas préférés !

HORS CADRE

Les 5 mangas préférés de Kôji Fukada

La vis
de Yoshiharu Tsuge (Cornélius, 2019).
C'est une œuvre célèbre au Japon, parmi les plus belles de Yoshiharu Tsuge ! Celle-ci est particulièrement atypique, elle marque un tournant dans l'évolution du style de Tsuge, réputé pour sa veine réaliste. L'utilisation de la bande dessinée en tant que médium de l'inconscient était jusqu'alors inédite. L'histoire parle d'un rêve, supposé n'appartenir qu'à son dormeur, qui parvient, par ses pouvoirs écrasants et absurdes à transcender le subconscient pour atteindre l'universel.

Nausicaä de la vallée du vent
de Hayao Miyazaki (Glénat, 2002).
C'est une œuvre emblématique et historique, le meilleur manga jamais réalisé ! La seule bande dessinée écrite par Hayao Miyazaki à ce jour... On connaît surtout l'anime éponyme réalisé par le même auteur alors que la dernière scène du film n'était qu'une préface à la bande dessinée, conclue après douze années d'écriture, en 1994... Le voyage de Nausicaä, à la fois forte et fragile, qui souffre de la contradiction et du désespoir de la vie humaine, impressionne par sa densité philosophique.

Next World
d'Osamu Tezuka (Taifû Comics, 2008).
Osamu Tezuka est nommé « le dieu de la bande dessinée » au Japon. C'est un écrivain légendaire, pionnier de l'expression comique. Je crois que son génie réside surtout dans la destruction de ses univers une fois qu'il en a fait le tour. Comme Picasso, il est pris dans un processus continuel de changement. *Next world* est une œuvre de science-fiction ancienne, elle date de 1949. Et pourtant, elle constitue le moment le plus pur dans la carrière du dessinateur. Il y a quelque chose d'incroyable dans son tracé, comme si les êtres et les objets étaient emplis d'air.

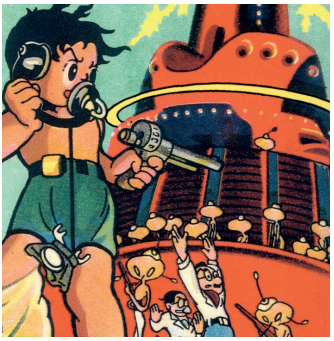
Phénix, l'oiseau de feu
d'Osamu Tezuka (Tonkam, 2002).
Phénix, l'oiseau de feu est le chef d'œuvre de Tezuka ! Il s'agit d'une série audacieuse et magnifique qui se déroule dans un Japon médiéval en première partie et dans un monde du futur en deuxième partie. Tandis que l'œuvre se déplace entre le passé et le futur, elle se rapproche graduellement vers le présent. *Hôô-hen* est le volet le plus extraordinaire de cette série à mon sens. Les valeurs de la foi et les contradictions dans l'utilisation politique de la religion y sont dépeintes merveilleusement.

Hyaku Monogatari
de Hinako Sugiura (inédit en France).
Spécialisée dans la vie et les coutumes du Japon de l'ère Edo, Hinako Sugiura fait partie des meilleurs artistes de manga au Japon. *Hyaku Monogatari* (*Cent Contes*) s'inspire des histoires d'horreur et de fantômes propres au style « kaidan ». Il montre un monde étrange, où les phénomènes n'ont jamais de cause. Tout y est surnaturel. C'est dense, somptueux.

1	*2*	*3*
4	*5*	*6*
7	*8*	*9*
10	*11*	*12*

page de droite

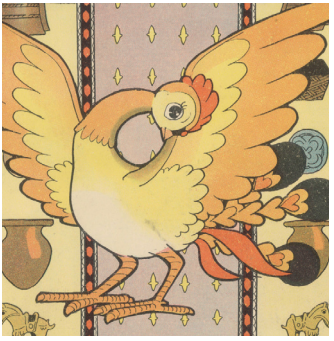
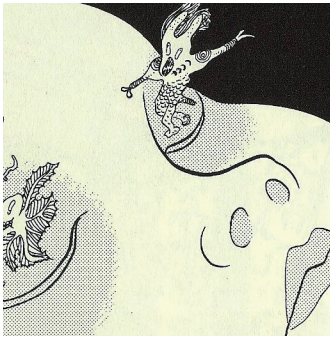
1,2,3. *Next World*, d'Osamu Tezuka
4,5,6. *Nausicaä de la vallée du vent*, de Hayao Miyazaki
7,8. *La vis* de Yoshiharu Tsuge
10. *Hyaku Monogatari* de Hinako Sugiura
9,11,12. *Phénix, l'oiseau de feu*, d'Osamu Tezuka



ハァッ
ドォー
ドォー
ハァッ
ハァッ


これでは
ぼくの気持は
ますます
あせるばかり
ではないか
なんて
歩きづらい
道なんだ
ろう





COMME DES CINÉMAS NIKKATSU ET KANINGA PICTURES PRESENTENT EN ASSOCIATION AVEC TOKYO THEATRE - AMUSE - TAIYO KIKAKU - THE ASAHI SHIMBUN COMPANY - TBS SERVICE
UN FILM DE KOJI FUKADA AVEC DEAN FUJIOKA - TAIGA - JUNKO ABE - ADIPATI DOLKEN - SEKAR SARI - MAYU TSURUTA IMAGE AKIKO ASHIZAWA LUMIERE HIDENORI NAGATA
DIRECTION ARTISTIQUE DITA GAMBIRO MUSIQUE HIROYUKI ONOGAWA EFFETS SPECIAUX TAIYO KIKAKU - RING EN ASSOCIATION AVEC SHIGETO ARAI - KAZUHIRO OHTA - HIROYUKI ARAKI - KOJI EGUCHI
NOBUO MIYAZAKI AKIO UMEMURA WILLAWATI PRODUIT PAR NAOKO KOMURO YOSHI KINO COPRODUIT PAR MASA SAWADA GIOVANNI RAHMADEVA IDÉE ORIGINALE, SCENARIO, REALISATION, MONTAGE PAR KOJI FUKADA

2018 / Japon – France – Indonésie / 90min/ 5.1ch / European Vista / Couleur / Digital * ©2018 «The Man from the Sea» FILM PARTNERS Avec le soutien de Garuda Indonesia Airlines et Wonderful Indonesia

CRÉATION : JEFF MANDOUKY